

« Cela même... »

Ginette Michaud

Number 7, Fall 2005

Yasuhi Inoué

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2321ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Michaud, G. (2005). « Cela même... ». *Contre-jour*, (7), 31–34.

« Cela même... »

Ginette Michaud

*Trouver un ton, un timbre, une voix :
toujours l'impossible ligne du poème*

pour Jacques

Frédérique nous a accordé dix, puis cinq minutes, je la remercie pour cette invitation et pour cette limite — mais je ne crois pas que le moins (elle en sait quelque chose avec Beckett) nous prémunit (le faut-il d'ailleurs ?) des débordements. Lire une ligne, cela veut nécessairement dire aller à la ligne et risquer un certain déversement. Surtout peut-être quand il est question de Jacques Brault ou disons plutôt d'un vers, d'un seul vers, d'un vers seul, et isolé, élevé comme métonymie de son rapport à la poésie.

Si je parle ici ce soir, à aucun titre sérieux ou accrédité, sans titre de transport valable, à aucun autre titre que celui de l'amitié, c'est pour répondre, tenter et tendre le fil de l'inlassable, de l'insistante, de la persistante question que Jacques, à travers saisons et châteaux (les châteaux ici ce furent plutôt longtemps pour nous les corridors maladivement verdâtres de l'Université), ne manquait jamais de me poser au moment de prendre congé, comme pour clore en l'ouvrant, décroire notre rencontre ou notre conversation de ce jour en la retournant au fond des choses, ce fond qui seul nous importait, mais en la laissant séjourner là, au fond, le

temps qu'il faudrait, sans la brusquer ni la tirer trop vite au jour. Chaque fois donc, patiemment, attentivement, parfois un brin ironiquement (il y avait plusieurs inflexions nuançant à l'infini les variations de sa question), Jacques me disait — et je ne savais jamais exactement si c'était pour relancer notre échange en promettant ainsi qu'il y aurait une suite, une autre fois où il reviendrait, fine mouche, me taquiner avec sa question, ou si c'était pour me tancer gentiment en me remettant sur le bon chemin, qui n'est pas droit mais tout en détours et en découpes de paysages, m'appelant à l'accompagner sur son Chemin de poésie à lui, me rappelant chemin faisant paradoxalement son infinie inaccessibilité —, il me disait sur le pas de la porte où nous nous tenons toujours, au propre comme au figuré : « Et la poésie ? Quand donc allez-vous y venir ? Quand allez-vous en écrire ? » En écrire : *de* la poésie ? au sujet d'elle ? ou écrire des poèmes ? Je préférerais laisser les deux possibilités indémêlables, et je bredouillais une vague réponse, en y croyant sans trop y croire, que oui, peut-être, un jour...

Je ne sais si ce jour viendra jamais, mais traversant ces semaines si difficiles je sais que je suis souvent retournée au bras des ombres, au fond du jardin de Jacques Brault. Je ne sais pas comment s'appelle, si cela a même un nom, le petit papier sur lequel on jette une ligne à la mer, petit serment de mémoire d'inoubli qu'on enroule dans le pli d'une coquille, qu'on plie en quatre puis en huit (car ces messages-là sont comme un cheveu précieux qu'on doit couper en quatre) sous la petite pierre blanche, trop légère pour l'arrimer longtemps. Ce soir, je dépose, sans l'enfoncer dans l'humus mouillé de ce sable qui n'est pas celui de la mer, je pose dans un coin invisible du jardin de Jacques Brault ce coquillage, petite couverture de signes indéchiffrables avec tout à côté le papier plié sur la pierre ronde, le papier toujours coupé par le ciseau, mais enveloppant la roche selon la ronde du jeu d'enfance.

Je savais bien qu'à essayer de suivre la ligne du poème de Jacques, je m'égarerais bien vite sur ce sol trop meuble, se déroband à toute prise, et surtout que je ne pourrais jamais en suivre une, une seule. Comment éviter de répondre à côté, ou de travers, comme d'habitude, dans l'irrespect de

la règle ? En posant à fleur de terre mon petit message illisible dans le coquillage (avec en vue quel Jacques pèlerin ?) tout à côté de la pierre de mémoire qui, contrairement à ce que pensait un certain philosophe n'est pas *Weltlos*, privée de monde, mais peut et doit même justement porter tout un monde quand celui-ci a sombré, c'est aussi à Jacques Brault que je pensais, à sa langue qui ne craint pas de fouir la terre pour y déceler les pousses de mots, au poète et à l'artiste artisan, qui d'un autre geste, non sans rapport avec celui de l'écriture, sait aussi gratter, graver, inciser des bois flottés, ces bouts de quelque Chose qu'il ramasse au fil de l'eau, sur les bords du lac Champlain m'a-t-il confié, ces bois trouvés rejetés par le courant où il est le seul à découvrir une ligne, une forme humble qui demande à s'ouvrir sous ses mains, car c'est toujours la même ligne qui se tend et se desserre, qui tire et qui tend, qui glisse et qui coupe, dans le vers de Brault, entre le pinceau et le « corps maigre et fuyant » de l'eau, dans la matière ligneuse et la main qui en pèse creux et volumes.

Mon poème n'est pas assez grand ni assez fort pour aller tout seul aujourd'hui encore. Petit Poucet je le chemine à travers les vers de Jacques que je brigande, bris de vers peut-être comme un bouquet de fleurs sauvages, coupées de-ci de-là « Au jardin sombré sous les ombres¹ », là où « la pierre dans son champ / dort sans bouger on dirait / on ne dit rien plus jamais / on est si paisible sous la pierre² ». Je reste plantée devant ces vers, s'il faut absolument choisir, pour ce qu'ils me disent sans que je puisse moi le dire à leur place, je les rapproche alors qu'ils viennent de temps, de terreaux différents, je les mêle et les presse :

*Cela même cela qui creuse en chacun
la douleur comme un vent fossoyeur³*

Coupure, interruption, blessure

¹ Jacques Brault, « Au jardin... », *Au bras des ombres*, Paris/Montréal, Arfuyen/Le Noroît, 1997, p. 24.

² « C'est une pierre... », *ibid.*, p. 33.

³ « Cela même... », *ibid.*, p. 42.

*tu n'as plus qu'à t'enfanter toi-même
face à ce plus-personne fiancé à nulle part⁴*

Mais aussi, lueur d'espoir : « quelque chose entre la parole et le / chant te prie te pousse⁵ ».

J'aime beaucoup chez Jacques Brault cette « abrasure » (on dirait presque un cryptonyme de son nom propre) des mots : ce qui sombre dans les ombres, ce qui pénombre et vertige, laissant toujours le poème comme un arbre « les bras grands ouverts⁶ », et son lecteur murmurant à bas bruit, en un filet de voix donnée à l'autre, au tout autre toujours étranger, en lui, non, cette fois c'était bien en elle :

Brume bleue tulle du matin
Au loin passent trois silhouettes
Traits tirés extraits d'un improbable horizon
petites allumettes veilleuses de la nuit ligneuse
porteuses de quelle offrande
sans gloire grise de cendres

Manière de très malhabile traduction de l'aquarelle si bien nommée *Seuils et effacements* qui ouvre le beau livre de Frédérique.

⁴ « Où l'on t'accueille... », *ibid.*, p. 60.

⁵ « Où quelque chose... », *ibid.*, p. 62.

⁶ « Où l'on t'accueille... », *ibid.*, p. 60.

P. S. Je m'aperçois, à l'instant de préciser la provenance de chaque vers de Jacques Brault détourné dans ce petit texte (qui n'était pas destiné à la publication mais seulement à la possibilité d'être dit — peut-être même seulement prononcé), qu'en relisant à la suite les six incipits ceux-ci forment encore le *nucleus* d'un poème minime, disant dans cette phrase trouée, bégayante, défaite ce autour de quoi j'aurai moi aussi tourné en secret sans rien savoir, jamais, du secret du poème. Preuve, s'il en était besoin, que chaque particule d'un vers de Jacques Brault porte poésie, par-delà sens et non-sens.